

ENTRETIEN AVEC

FRIEDRICH ENGELS

ECOLOGIE SCIENTIFIQUE



« Vis-à-vis de la nature comme de la société, on ne considère principalement, dans le mode de production actuel, que le résultat le plus proche, le plus tangible ; et ensuite on s'étonne encore que les conséquences lointaines des actions visant à ce résultat immédiat soient tout autres, le plus souvent tout à fait opposées. »

« Pourvu que individuellement le fabricant ou le négociant vende la marchandise produite ou achetée avec le petit profit d'usage, il est satisfait et ne se préoccupe pas de ce qu'il advient ensuite de la marchandise et de son acheteur. Il en va de même des effets naturels de ces actions. »

« Pour mener à bien cette réglementation, il faut plus que la seule connaissance. Il faut un bouleversement complet de tout notre mode de production passé et, avec lui, de tout notre régime social actuel. »



Monsieur Engels, il vous est fait reproche, aujourd'hui, à vous et à Marx, d'avoir négligé l'approche du rapport entre nature et société au seul profit de l'économisme, de l'analyse du capital et du travail¹.

Au moment où « l'écologie » est mise à toutes les sauces : politique, philosophie, éducation, religions, busines ... cet entretien que vous nous accordez est destiné à nous aider à y voir plus clair.

Tout d'abord, il est devenu coutumier d'opposer l'animal, « bon », à l'homme, « mauvais », dans l'ordre naturel.

Qu'est-ce qui différencie l'homme de l'animal, selon vous ?

L'animal détruit la végétation d'une contrée sans savoir ce qu'il fait. L'homme la détruit pour semer dans le sol devenu disponible des céréales ou y planter des arbres et des vignes dont il sait qu'à la moisson ils lui rapporteront un grand nombre de fois autant qu'il a semé. Il transfère des plantes utiles et des animaux domestiques d'un pays à l'autre, et il modifie ainsi la flore et la faune de continents entiers. Plus encore. Grâce à la sélection artificielle, la main de l'homme transforme les plantes et les animaux au point qu'on ne peut plus les reconnaître. On cherche encore vainement les plantes sauvages dont descendent nos espèces de céréales. On discute encore pour savoir de quel animal sauvage descendent nos chiens, eux-mêmes si différents entre eux, et nos races tout aussi nombreuses de chevaux.

D'ailleurs, il va de soi qu'il ne nous vient pas à l'idée de dénier aux animaux la possibilité d'agir de façon méthodique, préméditée. Au contraire. Un mode d'action méthodique existe déjà en germe partout où du protoplasme, de l'albumine vivante existent et réagissent, C'est-à-dire exécutent des mouvements déterminés, si simples soient-ils, comme suite à des excitations externes déterminées. Une telle réaction a lieu là où il n'existe même pas encore de cellule, et bien moins encore de cellule nerveuse. La façon dont les plantes insectivores capturent leur proie apparaît également, dans une certaine mesure, méthodique, bien qu'absolument inconsciente. Chez les animaux, la capacité d'agir de façon consciente, méthodique, se développe à mesure que se développe le système nerveux, et, chez les mammifères, elle atteint un niveau déjà élevé. Dans la chasse à courre au renard, telle qu'on la pratique en Angleterre, on peut observer chaque jour avec quelle précision le renard sait mettre à profit sa grande connaissance des lieux pour échapper à ses poursuivants, et combien il connaît et utilise bien tous les avantages de terrain qui interrompent la piste. Chez nos animaux domestiques, que la société des hommes a développés plus encore, on peut observer chaque jour des traits de malice qui se situent tout à fait au même niveau que ceux que nous observons chez les enfants. Car, de même que l'histoire de l'évolution de l'embryon humain dans le ventre de sa mère ne représente qu'une répétition en raccourci de l'histoire de millions d'années d'évolution physique de nos ancêtres animaux, en commençant par le ver, de même l'évolution intellectuelle de l'enfant est une répétition, seulement plus ramassée encore, de l'évolution intellectuelle de ces ancêtres, du moins des derniers. Cependant, l'ensemble de l'action méthodique de tous ces animaux n'a pas réussi à marquer la terre du sceau de leur volonté. Pour cela il fallait l'homme.

Bref, l'animal *utilise* seulement la nature extérieure et provoque en elle des modifications par sa seule présence ; **par les changements qu'il y apporte, l'homme**

l'amène à servir à ses fins, il la domine. Et c'est en cela que consiste la dernière différence essentielle entre l'homme et le reste des animaux, et cette différence, c'est encore une fois au travail que l'homme la doit.

Justement, la dénonciation de la domination de « l'homme » sur la nature comme origine de tous les maux est monnaie courante : pollution de l'environnement, catastrophes, réchauffement climatique, alimentation toxique etc. lui sont attribués, sans nuances, à tel point que certains allèguent que « l'homme » serait le pire ennemi de la nature. Cette attitude vous paraît-elle justifiée ?

Ne nous flattons pas trop de nos victoires sur la nature. Elle se venge sur nous de chacune d'elles. Chaque victoire a certes en premier lieu les conséquences que nous avons escomptées, mais, en second et en troisième lieu, elle a des effets tout différents, imprévus, qui ne détruisent que trop souvent ces premières conséquences. Les gens qui, en Mésopotamie, en Grèce, en Asie Mineure et autres lieux essartaient les forêts pour gagner de la terre arable, étaient loin de s'attendre à jeter par là les bases de l'actuelle désolation de ces pays, en détruisant avec les forêts les centres d'accumulation et de conservation de l'humidité. Sur le versant sud des Alpes, les montagnards italiens qui saccageaient les forêts de sapins, conservées avec tant de sollicitude sur le versant nord, n'avaient pas idée qu'ils sapaient par là l'élevage de haute montagne sur leur territoire ; ils soupçonnaient moins encore que, par cette pratique, ils privaient d'eau leurs sources de montagne pendant la plus grande partie de l'année et que celles-ci, à la saison des pluies, allaient déverser sur la plaine des torrents d'autant plus furieux. Ceux qui répandirent la pomme de terre en Europe ne savaient pas qu'avec les tubercules farineux ils répandaient aussi la scrofulose². Et ainsi les faits nous rappellent à chaque pas que nous ne régnons nullement sur la nature comme un conquérant règne sur un peuple étranger, comme quelqu'un qui serait en dehors de la nature, mais que nous lui appartenons avec notre chair, notre sang, notre cerveau, que nous sommes dans son sein et que **toute notre domination sur elle réside dans l'avantage que nous avons sur l'ensemble des autres créatures de connaître ses lois et de pouvoir nous en servir judicieusement.**

Vous dites que notre domination sur la nature réside dans l'avantage de connaître les lois de la nature pour pouvoir s'en servir judicieusement, mais, la science permet-elle d'échapper à ce qui est présenté communément comme une malédiction, à l'instar du péché originel qu'on retrouve dans les religions?

En fait, nous apprenons chaque jour à comprendre plus correctement ces lois et à connaître les conséquences plus ou moins lointaines de nos interventions dans le cours normal des choses de la nature. **Surtout depuis les énormes progrès de la science de la nature au cours de ce siècle, nous sommes de plus en plus à même de connaître aussi les conséquences naturelles lointaines, tout au**

moins de nos actions les plus courantes dans le domaine de la production, et, par suite, d'apprendre à les maîtriser. Mais plus il en sera ainsi, plus les hommes non seulement sentiront, mais sauront à nouveau qu'ils ne font qu'un avec la nature et plus deviendra impossible cette idée absurde et contre nature d'une opposition entre l'esprit et la matière, l'homme et la nature, l'âme et le corps, idée qui s'est répandue en Europe depuis le déclin de l'antiquité classique et qui a connu avec le christianisme son développement le plus élevé.

Le développement formidable des sciences qui semblait ouvrir à l'humanité un champ illimité au progrès, a laissé la place au désenchantement. C'est cette attitude « scientifique » d'une époque pas si lointaine qui est dénoncée aujourd'hui. La science et la technologie, en font les frais, suscitant les réserves et la méfiance commune.

Comment expliquez-vous cette contradiction surprenante mais bien réelle ?

Engels se saisit d'une page de journal et lit une citation de son ami Marx :

Il est un fait écrasant qui caractérise notre siècle, un fait qu'aucun parti n'ose contester. D'un côté, des forces industrielles et scientifiques se sont éveillées à la vie, qu'aucune époque antérieure de l'histoire humaine ne pouvait même soupçonner. De l'autre côté, apparaissent des signes de déclin qui éclipsent les horreurs relevées lors de la dernière période de l'Empire romain. **De nos jours, chaque chose paraît grosse de son contraire. Nous voyons que les machines douées du merveilleux pouvoir de réduire le travail humain et de le rendre fécond le font dépérir et s'éteindre.** Les sources de richesse nouvellement découvertes se changent, par un étrange sortilège, en sources de détresse. **Il semble que les triomphes de la technique s'achètent au prix de la déchéance morale.**

Bertold Brecht, dans « L'achat du cuivre », en 1939-1940, disait à peu près la même chose, je vous le cite :

Plus nous arrachons de choses à la nature grâce à l'organisation du travail, aux grandes découvertes, aux inventions, plus nous tombons, semble-t-il dans l'insécurité de l'existence.

Ce n'est pas nous qui dominons les choses, semble-t-il, mais les choses qui nous dominent.

Or cette apparence subsiste parce que certains hommes, par l'intermédiaire des choses, dominent d'autres hommes.

Nous ne serons libérés des puissances naturelles que lorsque nous serons libérés de la violence des hommes. Si nous voulons profiter en tant qu'hommes de notre connaissance de la nature, il nous faut ajouter à notre connaissance de la nature, la connaissance de la société humaine.

Engels approuve et développe ce point de vue :

Mais s'il a déjà fallu le travail de millénaires, pour que nous apprenions dans une certaine mesure à calculer les effets naturels lointains de nos actions visant la production, ce fut bien plus difficile encore en ce qui concerne les conséquences sociales lointaines de ces actions. Nous avons fait mention de la pomme de terre et de la propagation de la scrofule qui l'a suivie. Mais qu'est-ce que la scrofule à côté des effets qu'a eus sur les conditions de vie des masses populaires de pays entiers la réduction de la nourriture de la population laborieuse aux seules pommes de terre ? Qu'est-elle à côté de la famine qui, à la suite de la maladie de la pomme de terre, s'abattit sur l'Irlande en 1847, conduisit à la tombe un million d'Irlandais se nourrissant exclusivement ou presque exclusivement de ces tubercules et en jeta deux millions de l'autre côté de l'Océan ? Lorsque les Arabes apprirent à distiller l'alcool, il ne leur vint pas à l'idée, même en rêve, qu'ils venaient de créer un des principaux instruments avec lesquels on rayerait de la face du monde les populations indigènes de l'Amérique non encore découverte. Et, lorsque ensuite Christophe Colomb découvrit l'Amérique, il ne savait pas que, ce faisant, il rappelait à la vie l'esclavage depuis longtemps disparu en Europe et jetait les bases de la traite des noirs. Les gommiers qui, aux XVIIe et XVIIIe siècles, travaillaient à réaliser la machine à vapeur, n'avaient pas idée qu'ils créaient l'instrument qui, plus qu'aucun autre, allait bouleverser l'ordre social du monde entier, et en particulier d'Europe, en concentrant la richesse du côté de la minorité et le dénuement du côté de l'immense majorité; la machine à vapeur allait en premier procurer la domination politique et sociale à la bourgeoisie, mais ensuite elle engendrerait entre la bourgeoisie et le prolétariat une lutte de classes qui ne peut se terminer qu'avec la chute de la bourgeoisie et l'abolition de toutes les oppositions de classes.

Ce ne sont donc pas la science et la technologie qui sont responsables de ces catastrophes qui accompagnent le développement de la civilisation, mais les rapports sociaux de production, pour aller au fait, l'exploitation de l'homme par l'homme?

Engels approuve de la tête et poursuit sa démonstration:

Nous apprenons peu à peu, au prix d'une longue et souvent dure expérience et grâce à la confrontation et à l'étude des matériaux historiques, à élucider les conséquences sociales indirectes et lointaines de notre activité productive et, de ce fait, la possibilité nous est donnée de dominer et de régler ces conséquences aussi.

Ne croyez-vous pas qu'il existe un obstacle majeur au règlement des conséquences sociales de l'activité productive ? Le système capitaliste qui domine la planète est facteur de crises et engendre un antagonisme et une lutte de classes permanente que vous venez d'évoquer?

Engels, d'un bref mouvement de tête, approuve:

Pour mener à bien cette réglementation, il faut plus que la seule connaissance. Il faut un bouleversement complet de tout notre mode de production passé et, avec lui, de tout notre régime social actuel.

Tous les modes de production passés n'ont visé qu'à atteindre l'effet utile le plus proche, le plus immédiat du travail. On laissait entièrement de côté les conséquences lointaines, celles qui n'intervenaient que par la suite, qui n'entraient en jeu que du fait de la répétition et de l'accumulation progressives. La propriété primitive en commun du sol correspondait d'une part à un stade de développement des hommes qui limitait, somme toute, leur horizon à ce qui était le plus proche et supposait, d'autre part, un certain excédent du sol disponible qui laissait une certaine marge pour parer aux conséquences néfastes éventuelles de cette économie absolument primitive. Une fois cet excédent de sol épuisé, la propriété commune tomba en désuétude. Toutes les formes de production supérieures ont abouti à séparer la population en classes différentes et, par suite, à opposer classes dominantes et classes opprimées; mais en même temps l'intérêt de la classe dominante est devenu l'élément moteur de la production, dans la mesure où celle-ci ne se limitait pas à entretenir de la façon la plus précaire l'existence des opprimés. C'est le mode de production capitaliste régnant actuellement en Europe occidentale qui réalise le plus complètement cette fin.

Cela veut-il dire que « l'écologie politique » qui prône une économie «verte » dans le cadre du mode de production capitaliste serait une illusion, une impasse, voire une escroquerie ?

Les capitalistes individuels qui dominent la production et l'échange ne peuvent se soucier que de l'effet utile le plus immédiat de leur action. Et même cet effet utile, - dans la mesure où il s'agit de l'usage de l'article produit ou échangé, - passe entièrement au second plan ; **le profit à réaliser par la vente devient le seul moteur.**

La science sociale de la bourgeoisie, l'économie politique classique, ne s'occupe principalement que des effets sociaux immédiatement recherchés des actions humaines orientées vers la production et l'échange. Cela correspond tout à fait à l'organisation sociale, dont elle est l'expression théorique. Là où des capitalistes individuels produisent et échangent pour le profit immédiat, on ne peut prendre en considération au premier chef que les résultats les plus proches, les plus immédiats. **Pourvu que individuellement le fabricant ou le négociant vende la marchandise produite ou achetée avec le petit profit d'usage, il est satisfait et ne se préoccupe pas de ce qu'il advient ensuite de la marchandise et de son acheteur. Il en va de même des effets naturels de ces actions.** Les planteurs espagnols à Cuba qui incendièrent les forêts sur les pentes et trouvèrent dans la

endre assez d'engrais pour une génération d'arbres à café extrêmement rentables, que leur importait que, par la suite, les averses tropicales emportent la couche de terre superficielle désormais sans protection, ne laissant derrière elle que les rochers nus ? **Vis-à-vis de la nature comme de la société, on ne considère principalement, dans le mode de production actuel, que le résultat le plus proche, le plus tangible ; et ensuite on s'étonne encore que les conséquences lointaines des actions visant à ce résultat immédiat soient tout autres, le plus souvent tout à fait opposées.**

Monsieur Engels, souhaitez-vous ajouter quelque chose ?

Engels montre du doigt un livre sur son bureau ; il s'agit de « L'idéologie allemande », écrit avec son collaborateur et ami Marx.

Nous avons démontré que les individus du temps présent doivent abolir la propriété privée, parce que **les forces productives et les formes de commerce se sont déployées à tel point qu'elles sont devenues, sous l'emprise de la propriété privée, des forces destructrices**, et parce que l'opposition des classes est portée à son paroxysme.

Et bien, il me semble qu'il serait profitable de vous relire sans attendre. Merci Monsieur Engels.

1 Une histoire de l'écologie - Jean Paul Deléage- Points Sciences n°S96

2 A l'époque où Engels écrivait ces lignes, c'était une opinion répandue dans les milieux médicaux que la scrofule (la tuberculose des glandes du cou) était due à la consommation des pommes (le terre. Il y a bien une liaison causale, dans ce sens que la scrofule est une affection des gens mal nourris, y compris ceux dont la nourriture se compose exclusivement de pommes de terre. Mais il n'est pas absolument évident que les pommes de terre en tant que telles jouent un rôle dans la genèse de cette maladie. (N.R.)]

**Extraits notamment de
DIALECTIQUE DE LA NATURE -EDITIONS SOCIALES-
Chapitre : Le rôle du travail dans la transformation du singe en homme.**

L'IDEOLOGIE ALLEMANDE - Editions Sociales-

Le procédé d'exposition utilisé sous forme d'entretien, s'inspire de celui d'Henri PENA-RUIZ dans son « ENTRETIEN AVEC KARL MARX »-PLON